

car je ne voyais pas une seule embarcation ancrée dans la baie, mais les femmes et les enfants devaient être à la maison.

A notre arrivée, pas le moindre signe, de vie toutes les maisons sont closes, et ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je pus me rendre un compte exact de la situation.

Oh ! la triste chose, le lamentable spectacle qu'un village abandonné !

Les maisons bien bâties, avec le soin que l'on apporte à se faire un bon nid là où l'on doit rester longtemps, paraissent presque neuves, les clôtures de jardins sont encore bonnes, mais le terrain est envahi par les mauvaises herbes et ce n'est, çà là, qu'une fleur, un ceillet ou une touffe de mignonnette qui nous apprend que ce coin de terre a été cultivé, soigné.

A l'extrémité du village, une construction plus grande que les autres ; c'est la fabrique de conserve de homards, exploitée pendant un an et abandonnée comme tout le reste.

Une seule chose égayait un peu la tristesse du paysage, d'innombrables taches purpurines jetées dans le tapis du gazon, des fraises, de magnifiques fraises parfumées.

Je me souvins alors que la mère Lavoie — une vieille Française établie sur la côte depuis 1847, et qui fait encore la cuisine comme une vraie Normande du vieux temps, — m'avait dit un jour, à la Pointe aux Esquimaux, qu'elle avait passé aux Betchouans les plus belles années de sa vie, seule avec son premier mari, et qu'ils s'y étaient bâti une jolie maison, un petit château, disait-elle en souriant à ces vieux souvenirs.

Je voulais voir le château.

Une cabane, une ruine, un amas de planches et de poutres rongées et pourries.

Je compris !

La vieille femme d'aujourd'hui était jeune et belle alors, l'amour et ses vingt ans lui faisaient voir la vie tout en rose, près d'un beau et fort gaillard qu'elle aimait follement, et la modeste maison lui semblait un château.

Ne l'avons nous pas tous possédé ce château des illusions, de l'amour partagé, de la jeunesse et de la santé ?

Aujourd'hui tout est ruines, les Betchouans, le château et même la mère Lavoie, la bonne femme dont tout ceux qui ont passé à la Pointe aux Esquimaux conservent le meilleur souvenir, ainsi que de ses œufs et de sa morue fraîche à la crème.

Et ses pâtés d'alouettes, un rêve !

\* \* Cette solitude des Betchouans n'est pas la seule sur la côte nord, et rien n'est plus fréquent que de rencontrer sur une île, une presqu'île ou au fond d'une baie, quelques maisons abandonnées, ouvertes à tout venant et attendant un occupant.

Après s'être peuplée rapidement il y a une quinzaine d'années, la côte redevient peu à peu déserte, et cela continuera ainsi jusqu'à ce que le frère d'Abel en ait repris complètement possession, car vous devez vous souvenir que Jacques Cartier, après l'avoir explorée, dit quelque part dans ses mémoires, " et je crois vraiment que c'est là la terre que Dieu donna à Cain ! "

En attendant, il y a bien des misères à soulager ; Mgr Bossé est sur les dents, au moment où j'écris, son vicaire est mourant, les trois sœurs de charité du petit couvent que j'ai visité il y a un an, sont épuisées et malades, et partout, partout, sur tous les points de la côte, l'épidémie fait des victimes tous les jours.

Plus de pêche, pas de remèdes et la huche est vide !

Que si parmi mes lecteurs il se trouve quelques personnes en état de venir en aide à ces malheureux, je les pris d'envoyer quelque chose à Mgr Bossé qui se chargera de la distribution.

Les cimetières de la côte vont se peupler cet été !

\* \* Et si vous saviez comme c'est triste de mourir là-bas, sur un point isolé de la côte, alors qu'il n'y a parfois qu'une, deux ou trois maisons.

Que de malades on pourrait sauver si l'on avait des secours, mais en été, les communications n'ont

lieu que par eau et quand les vents et la mer s'en mêlent il faut quelquefois des semaines pour atteindre un lieu plus habité.

Et puis, je vous le répète, pas un médecin dans toute cette immensité. Le plus rapproché se trouve à Rimouski, et c'est de là qu'est parti le Dr Fiset pour aller porter secours aux malades de la Pointe-aux-Esquimaux.

Mais il ne peut pas être partout.

Alors, le malade n'a qu'une chose à faire : se résigner et mourir, après quoi ses parents ou ses amis, s'il n'est pas tout à fait seul, iront lui creuser un trou près de sa maison et l'enterrent dans un endroit que l'on appelle le cimetière, mais qui ne ressemble en rien à ceux des villes et des villages que nous connaissons.

S'il est seul, on retrouvera son squelette, plus tard, on ne sait quand, selon que le hasard amènera un voyageur poursuivi par le tempête et qui, croyant trouver un bon gîte à terre, se trouvera tout à coup en présence de ce mort inconnu.

Ce n'est pas gai la vie, sur la côte nord, mais la mort y est peut être plus sinistre qu'ailleurs.

\* \* S'il meurt quelque religieuse en soignant les malades, on ne lui élèvera pas de statue, son nom même sera vite oublié, et cette ingratitude est d'autant plus frappante que l'on pense à couler en bronze, à Montréal, un homme qui a toujours été l'ennemi de notre race et de la religion des Canadiens-français.

Il y a de ces choses que l'on ne voit qu'au Nouveau-Monde !

Mais je me tais bien vite, on pourrait croire que je veux faire de la politique.

*Lein Ledren*

#### HONORONS NOS MORTS

C'est en se répétant à l'envi cette noble devise, ou vibre et chante tout ce que le patriotisme a semé de plus pur dans nos cœurs de Français du Saint-Laurent, que des milliers de nos compatriotes se sont rendus au cimetière de la Côte des Neiges, dimanche dernier, le 21 juin, renouveler à nos grands morts, les martyrs et les champions de nos libertés, l'apothéose de gloire qu'ils ont mérité à jamais.

Ça été une fête magnifique que cette démonstration de tout un peuple ; elle a frappé d'un saint étonnement, d'un enthousiasme invincible tous ceux qui en ont été témoins et laissera d'impérissables souvenirs pour la glorification de nos sentiments de reconnaissance et l'édification des générations qui grandissent.

Tous nos confrères de la presse militante ont déjà donné de copieux détails, et à bon droit, sur cette grande et belle journée nationale. Le MONDE ILLUSTRÉ a tenu à honneur de ne pas rester en arrière pour payer lui aussi son tribut d'hommages à ces enfants vraiment illustres de la patrie.

Un de ses artistes est allé photographier sur nature quelques-unes des principales vues et scènes de la fête, et dès la semaine prochaine nous pourrions mettre sous les yeux de nos lecteurs qui, bien sûr, en sauront bon gré à leur cher journal, des illustrations propres à leur rappeler une effusion patriotique, parmi les plus spontanées qu'il leur ait été donné de voir.

J. S. E.

PIERRE LOTI  
(Voir gravure)

Le nouvel académicien est jeune encore. Il a quarante-et-un ans, étant né le 14 janvier 1850. Nous avons dit qu'il est lieutenant de vaisseau. Son œuvre se compose d'une série de romans, qui sont presque tous des souvenirs personnels, des

façons de petits romans tout intimes et très simples, placés dans les milieux divers et très opposés que l'auteur a connus comme marin. Son premier ouvrage, *Asyadé*, se passe à Constantinople. Il fut peu remarqué. Mais un très grand succès salua l'apparition du *Mariage de Loti*. Ce livre est une simple idylle, qui se passe à Taïti. Le héros, Loti, est bien certainement M. Viaud lui-même, car ce pseudonyme de Loti qu'il a rendu célèbre est le doux nom qu'une jeune Taïtienne donna à l'officier bien aimé.

Encouragé par le grand succès du *Mariage*, M. Viaud nous mena successivement à Alger avec les *Trois dames de la Kasbah*, au Japon, avec *Madame Chrysantème*, au Sénégal et sur la Côte d'Or avec les *Amours d'un spahi* et *Fleur d'ennui*, enfin en Bretagne et dans les mers du Nord avec *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*. Si le *Mariage de Loti* reste, de tous ces romans, celui dont l'impression est la plus naïvement aimable, les derniers sont les œuvres maîtresses du peintre de genre qui, dans *Mon frère Yves*, abordant pour la première fois l'analyse psychologique un peu compliquée, dépeint une amitié d'homme à homme, passionnée jusqu'au point où elle pourrait devenir suspecte.

Dans tous ses livres, M. Pierre Loti montre moins un grand talent descriptif qu'un art tout particulier à nous donner l'impression des lieux qu'il évoque pour nos imaginations. On l'a comparé avec juste raison à Fromentin qui, soit avec le pinceau, soit avec la plume, avait au plus haut degré cette puissance évocatrice. La description, chez M. Pierre Loti n'est pas minutieuse, comme chez Flaubert, par exemple ; elle n'est pas très précise toujours.

Cependant, on vit, on se sent dans le milieu dont il vous parle. On voit les couleurs ; on pourrait dire qu'on en sent les odeurs. On étouffe en Afrique, on gèle dans les brumes de la mer d'Islande. Et non seulement on ressent les impressions physiques que l'artiste veut nous faire ressentir, mais on arrive, quand on est d'imagination vive et accessible à ces sortes d'émotions, à éprouver les impressions morales qui passent par les sens. Les ardeurs, les lassitudes, les tendresses, les étrangetés, les rêveries et les ennuis, tout ce qu'un climat violent et un genre de vie tout particulier peuvent inspirer à un homme d'une sensibilité aiguisée, on arrive à l'éprouver encore plus qu'à le comprendre.

Il faut certainement un grand talent, mieux encore, un don très exceptionnel, pour s'emparer de la sorte de l'esprit et surtout des nerfs d'un lecteur. Nul ne saurait refuser à M. Pierre Loti d'avoir ce talent et de posséder ce don d'une façon si exceptionnelle qu'on la pourrait dire unique. Le choix de l'Académie sera donc approuvé par beaucoup de gens, et j'en sais de passionnés à ce point que toute autre nomination leur eût paru je ne sais quoi de monstrueux et d'incompréhensible.

Cependant, on objectait que le talent de M. Pierre Loti, pour grand qu'il soit, restait un talent de genre, un peu spécial et limité. Rien, dans ses romans, ne montre en effet que leur auteur soit un homme ayant des idées générales, des connaissances étendue, un philosophe, un critique. Aussi, en le choisissant, l'Académie paraît avoir voulu dégager le talent de tout ce qui est à côté de lui, le prendre isolé, en son œuvre, sans plus s'enquérir, et montrer ainsi qu'elle sait subir le charme d'un artiste et tient compte de son succès auprès du public.

HENRY FOUQUIER.

#### OCCASION

Une belle statue de Madone en ARGENT MASSIF, à vendre : hauteur, un mètre, et un demi-mètre de circonférence ; étant une copie de la statue de la Piazza d'Espagne, à Rome : valeur réelle 5,000 francs, ayant appartenu à S. S. le pape Pie IX, ainsi que plusieurs autres reliques de feu le comte T. Filippini Ronconi.

Pour renseignements, écrire à L. de P., bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 40, Place Jacques Cartier, Montréal.